

Auxéméry

Soleil au sanctuaire

Sur *Déeses de corrida*
de Anne Calas
Flammarion, 2019

Nous sommes au théâtre – un théâtre de pierres vives, de sols relevés de senteurs, de ciels cachetés de lueurs dans une nuit ouverte aux échos qui gouvernent une vie, les rumeurs qui enchantent *par-delà*, et permettent de *se tenir*.

La terre m'enivre, odeur puissante
Chaud
Épicée, âcre
Et trouver dans la joie
Une splendeur à vivre

Il y a une sorte d'effervescence sur les gradins, une ferveur même, qui diffuse, dans l'attente. La cérémonie se déroule sur plusieurs étages : le recueil – des poèmes-épisodes de la quête d'une intime lumière – offre à porter le regard sur différentes fenêtres, chapitres où se condensent et rayonnent tour à tour des instants substantiels – densité, fluidité.

Incandescence.

Sur la page – *dans la mansarde d'écriture* –, se construit cette lumière. Il pleut là de la joie. *Il pleut de l'or...* et une figure familière apparaît – déesse aux fragrances, aux charmes entêtants :

...Pour les soirs de dîner au parfum de Rochas
Madame, je me souviens, trois gouttes à peine
Derrière l'oreille
Et le bracelet aux médailles tintait dans l'or de ta nuit
De vision...

Le lecteur assiste alors à ce qui s'apparente à un jubilé – une liturgie privée où seraient représentés un certain nombre d'événements, de lieux, d'êtres marqués au coin d'une mémoire qui vibrerait encore des ondes que le temps n'aurait pas effacées, mais tenues en réserve de bonheur. Abolir toute distance, retrouver la nécessaire communion :

J'ai besoin de me souvenir

J'ai besoin de ma lignée

J'ai besoin des femmes – de vous

J'ai tant besoin de toi

Temps malléable : ce présent qui se parle à lui-même de ce qui fut, des êtres singuliers qui signèrent de leur présence les moments d'un jadis nourricier, ce présent du poème se cherche les moyens d'en raviver le bel éclat, la teneur – méditation.

Ce que dit le poème, c'est ceci.

Nous sommes tissés de nos ferveurs enfouies, de nos nostalgies, de nos égarements même, nos dérives aimées. Là, dans l'écriture qui s'invente, les souvenirs de l'enfance vont rejoindre les clartés du jour présent, les enfanter à nouveau.

Nos rituels nous font chérir ces ombres, nous demandent d'obéir – photographies en noir et blanc où des regards toujours, des élans fixés, nous invitent à vibrer, êtres chers que des mouvements dans les tentures ravivent – *Corps sacrés/Séjours distillés* –, lieux qui s'éternisent au couchant sous l'oblique d'un astre qui va sombrer, gestes volatils que les mots vont tenter de retenir, pour les laisser enfin se dissoudre.

Sur le seuil, les ombres vastes

On est toujours sur le seuil, on va rejoindre ce qui disparaît ; et ce qui disparaît est toujours là, on est ombre et lumière soi-même. On a toute l'envergure du temps à embrasser en ce seul instant du seuil. On parle sur le seuil, on énonce la vérité de soi causant avec les ombres, et la lumière naît de l'écho.

Ces êtres – des femmes bien sûr, des *déeses*, parce que vouées à l'invocation, qui vaut accord, qui est *équilibre* – à l'assimilation, dans une forme de violence :

*Je vais noyer ma transparence
Sorte d'orgueil entier, la phrase
Aux limites de soi de vous...*

Et *corrida* – parce qu'il y a là, sur le sable où s'inscrit l'empreinte, une disparition qui guette, une tragédie qui se glisse. Le poème est le lieu de l'*agôn*, du débat : le présent y assigne le passé pour qu'il signe ce qui doit être – la ferveur consacrée.

Poème suppose ligne de vie –... *je suis criblée / D'incendiaire stupeur...* – et donc tracer les lignes du poème implique d'aller quérir ce qui gît dessous – mémoire, oui, mais mémoire du corps aimanté par la nécessaire inclination – ... *Je pioche au gré de mes envies / Ma trajectoire poétique...* – la seule force à solliciter, celle du désir.

De l'amour, comme inscrit sur le corps, blasonné, armorié de songes partagés :

*... Je frissonne parce que tu dors et
Te recouvre complètement
De ma peau...*

Avec, en conclusion, ceci :

Semence implacable des rêveurs

Parmi les figures convoquées, celle de la mère, donc.

Mais également, une Gabrielle, *venue d'une terre étrangère* – la forme du poème en prend une orientation différente ; on passe de la récollection, du livre d'heures, à la danse folle ; le débat du souvenir avec le présent hanté d'un *corps absenté*, vire au combat à la vie à la mort.

Corrida – les passes de l'affrontement déterminent des lignes de force plus larges, les versets se font fébriles, les mots brûlent :

*... Une fresque sauvage
Vagues précipitées à l'assaut d'un abîme*

...Elle danse à travers l'espace et le temps

...Elle danse, comme on frémit de joie

Le temps s'élargit aux dimensions de l'arène – *Espace physique, espace livresque de l'enfance décourrant / Nos jupons cendrés. Serpent d'or lové dans les entrailles / Bleues de mes racines sudistes...* – l'aiguille se fixe au midi, l'heure et le lieu – la formule !

Nous entrons véritablement dans la fête païenne, le paysage est peuplé de *présents* maintenant – créatures investies de pouvoirs, dons qui soient promesses d'accomplissement :

*... Je regarde mon Pré dans la nuit et je veille
Et la grande déesse Artémis
Et ses dix-huit mamelles, veille*

*Nous arrivons par les rives du fleuve-mère nous arrivons
Apportant
Notre cadeau de noces*

Retour au ventre fécond, puissance du poème – qui lie, qui incite à la réalisation, à la conservation du bien le plus précieux, la substance de l'enfance sublimée :

*Je vais faire cet
Effort de tout con
Server en mémoire
À l'abri d'une cavité sensible*

Au fond, ceci encore : un enfantement de soi. Royauté du corps, caverne mémorielle originelle.

(On remarquera au passage la réelle présence sous-jacente de référents livresques dans le corps du poème, cités nommément ou par allusion, ici Paul Nougé, un initiateur à n'en pas douter, là de *forestières Amazonides*, titre de Denis Roche, autre grand intronisateur – du lyrisme revisité par ces divinités-là *tuant les mouches au rebord / Des faiences...* Ironique maîtrise des *codes* et des *règles*. Mais aussi, ailleurs, Mozart, ou Cézanne...)

La séquence la plus achevée, à mon sens, celle du *Bestiaire aux jardins*, du moins celle qui donne au territoire parcouru sa saveur ultime – où ces femmes, ces apparitions s'avancent dans une *savane* qui envahit la cité au crépuscule :

*Mais il faut bien
Cette plongée première là où
La spectatrice vacille face à
La grande masse indiscernable...*

S'accomplit alors le retour définitif à la matrice, et à l'aurore ; l'amnios irrigue, l'être se fait alluvion de soi :

*Je prends le couloir grand du fleuve
Amazone provençal
Je longe les berges, je longe
Dans la boue jusqu'à moi*

On a ainsi compris qu'on a bouclé la boucle, parcouru les ultimes étapes d'une renaissance au pays des mères. Tribut payé aux ombres :... *Un poème épique/ Pour celles / Qui exigent d'être aimées.*

Le lieu, la cité sise au centre du mémorial : Marseille. L'arène. Les femmes fortes aux âmes vives y ont leur résidence. Il faut citer une page entière, qui couvre toute la cérémonie :

*Nous sommes les grands taureaux sauvages
Reposant au flanc des chevaux
Femmes-taureaux
Nous sommes le ciel matinal
Déployé par la déesse-mère
Nous sommes prêtresses
Et danseuses
Taureaux célestes, génisses noires
Génisses rouges
Nous sommes fuite du temps
Étés brûlants
Soleils répandus aux étendues
De blés
Nous sommes fenaisons, vallons dorés
Nous sommes foudres douces
Et *razzia* de vaches sacrées*

Le rituel est accompli. Nature est consommée – *humanimalité*, danse sur l'abîme, holocaustes parfaits, courbe close.

Le temple est bâti – défini comme *aquatique*, abondant en eau-source, en *envoi* d'un de ces sonnets à larges pans de vagues, qui composent une séquence consacrée à la vision marine. Temple où les dieux eux-mêmes dansent sur le cratère. Feu liquide. Où la lignée des femmes surgit de la nuit, *Impératrices hors-la-loi*. Où la parole s'affirme, souveraine au cœur de l'indicible.

Anne Calas est cette amante vive qui aura fait le compte des instants où l'intense rejoint le primordial, où le corps *pense* ses éblouissements, ses hautes raisons, ses résolutions – au sens où l'image parvient à sa netteté la plus pure, où la mémoire dissout la mort qui guette, en fixant l'essentiel.

Le poème se construit de tableaux – de séquences qui explorent les faces alternées du drame intime qui doit se résoudre. Recherche de la formule qui assure l'invariant – le désir, la violente force qui perpétue la lignée.

*Comment être définitivement résolue
ou consolée ?*

Par la grâce, précisément, de ce face-à-face *avec le corps brûlant des loups*.
Un feu gîte au cœur du fleuve. Le temps meurt et renaît de soi, phénix ardent.

Auxéméry, 7 janvier 2020

